

CABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Reçu par le Post Office de New Orleans au Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 20 mars 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne, Fahrenheit Centigrade

Une œuvre d'humanité en France.

On sait que le Sénat a été saisi récemment d'une proposition de loi, qui tend à ramener et à renforcer la loi Grammont et à organiser une répression plus exacte des mauvais traitements infligés aux animaux.

Qu'une refonte des lois en France s'impose en cet ordre d'idées, c'est ce dont nul ne doute. Bien avant les Français, les nations anglo-saxonnes s'étaient efforcées de réagir contre la tendance à brutaliser les animaux; elles eurent, de longues années avant la loi Grammont, des textes qui châtaient les actes de violence; elles eurent aussi, de longues années avant la société protectrice en France, des associations qui se préoccupaient d'assurer l'exécution de ces textes.

Aujourd'hui encore, les Français sont dépassés par leurs voisins. Le code pénal belge est plus rigoureux que la législation française, et le Sénat italien est saisi d'un projet qui établit de multiples et sévères précisions.

L'humanité et la notion de justice ne peuvent que gagner à la prohibition des brutalités sur les animaux domestiques, qui sont les collaborateurs de l'œuvre quotidienne en France. Celui qui frappe son cheval, ou son âne, commet une lâcheté; et une société s'effrite, elle inculte, à ses membres le respect des faibles, quels qu'ils soient. Sans exagérer, on peut dire qu'entre les progrès de la loi à cet égard, et les progrès de la civilisation elle-même, il y a un lien évident. Ce qui le prouve, c'est que partout le problème que nous évoquons est actuellement à l'ordre du jour.

Les Enfants au Théâtre

A propos des acteurs de "L'Oiseau bleu."

Chronique parisienne.

"L'Oiseau Bleu," la féerie de M. Maurice Maeterlinck, est le triomphe des enfants acteurs. Jamais on n'avait vu sur aucun théâtre une œuvre pour ainsi dire exclusivement conduite par des enfants, comme c'est le cas pour ces délicieux Tyltyl et Mytil, qui, pendant toute la succession des tableaux, paraissent le bonheur.

Depuis quelques années, le théâtre incorpore à l'action les enfants, et ne se borne plus à leur faire jouer de petits rôles de comparses; mais il leur donne une part effective à prendre dans le développement des péripéties, alors qu'autrefois ils n'étaient que des accessoires, nécessaires à la mise en scène, à la vraisemblance extérieure de l'œuvre dramatique, mais rien de plus. Je n'en excepte même pas la petite Loison, du "Malade imaginaire," qui reçoit le furet au troisième acte, après avoir dit quelques répliques qui font toujours la joie du public.

Car le public, il faut bien le dire, adore les enfants sur la scène. Je ne soupçonnerai pas un seul instant Molière d'avoir sacrifié au goût, à la sensibilité du public, en nous présentant l'amusante petite Loison. Mais certains auteurs, amis du succès et même du succès facile, n'ont jamais hésité à donner de l'importance aux personnages d'enfants, dans le seul but d'attirer l'attention irrésistible qu'exerce sur le spectateur une fillette ou un petit garçon déhanché plus ou moins bien quelques phrases de texte.

Dans le théâtre antique, les tragiques grecs ont usé abondamment de enfants sur la scène. Il est certain que Sophocle dans "Œdipe Roi" faisait figurer sur le théâtre une petite fille et un petit garçon, puisque Œdipe s'adresse à ses enfants et pleure leur sort malheureux. Euripide a même, dans "Alceste," donné un rôle, ou plutôt une réplique, à Euménius, fils d'Alceste et d'Admète; de façon très touchante, Euménius prend sa petite sœur sous sa protection quand Alceste fait ses adieux pour aller rejoindre dans la mort Admète, son mari. Dans une autre de ses tragédies, "Médée," la terrible magicienne devait sans nul doute apparaître avec Mermeros et Phérès, les deux enfants qu'elle avait eus de Jason et qu'elle égorgeait pour se venger de sa rivale Créuse, la fille du roi de Corinthe. Mais on peut presque dire que les enfants n'avaient dans le théâtre antique qu'un rôle de figurant.

Shakespeare n'a pas dédaigné non plus d'employer les enfants comme moyen dramatique pour exciter l'horreur et la pitié: il leur a fait jouer les rôles de lady Macbeth, égarée dans "Macbeth"; les enfants d'Edouard, qu'il nous présente dans "Richard III" (plus tard, au commencement de dix-neuvième siècle, chez nous, Osmier Delavigne tira, lui aussi, de "Richard III," un drame: "Les Enfants d'Edouard"). Schiller, dans "Guillaume Tell," a mêlé les deux enfants de son héros, Walter et Guillaume, directement à l'action, et tous deux tentent de dévouement pour affronter la fameuse scène de la pomme.

Mais les grands dramaturges, on le voit, ou bien n'ont considérés les enfants que comme des accessoires nécessaires à la vérité de la mise en scène, ou bien ils en ont fait le pivot de l'action à certains moments pathétiques. Il en fut de même chez nos auteurs modernes qui se respectent. Lorsque Sardou couffe un rôle à Fanfan, un enfant de six ou sept ans, dans "La Famille Benoiton", ce rôle sert à démontrer la vérité de la thèse qui fait l'objet de la pièce. Et toute sincérité, M. Eugène Brieux a écrit un rôle assez important de petite fille dans "Suzette", une pièce qui fut jouée il y a trois ans au Vaudeville: la petite Suzette, tirillée entre son père et sa mère, faisait le fond même du ressort dramatique; l'œuvre aurait perdu de sa force, de son relief, de son pathétique, si l'enfant ne s'était montré aux spectateurs et n'avait parlé, agi sur la scène avec sa grâce ingénue. Dans "Pelléas" et "Mélisande," de M. Maurice Maeterlinck, le petit Yniold prononce des phrases qui ont leur influence directe sur le cours du drame. Par contre, une des impressions les plus pénibles que nous ayons eue fut celle que nous procura, il y a deux ou trois ans, une troupe enfantine d'opéra italien; cette troupe donna une représentation de "Lucie de Lamermoor" au théâtre lyrique de la Gaîté, loné à cet effet par un impresario de passage. Ce fut un peu pénible d'entendre ces ténors, ces basses de dix ans, ces soprani et ces contralti enfantins, qui, à un moment, ne nous donnaient une impression d'art et que nous regardions un peu comme des singes à qui un habile dresseur avait appris des tours inséduits.

rité de la mise en scène, ou bien ils en ont fait le pivot de l'action à certains moments pathétiques.

Il en fut de même chez nos auteurs modernes qui se respectent. Lorsque Sardou couffe un rôle à Fanfan, un enfant de six ou sept ans, dans "La Famille Benoiton", ce rôle sert à démontrer la vérité de la thèse qui fait l'objet de la pièce. Et toute sincérité, M. Eugène Brieux a écrit un rôle assez important de petite fille dans "Suzette", une pièce qui fut jouée il y a trois ans au Vaudeville: la petite Suzette, tirillée entre son père et sa mère, faisait le fond même du ressort dramatique; l'œuvre aurait perdu de sa force, de son relief, de son pathétique, si l'enfant ne s'était montré aux spectateurs et n'avait parlé, agi sur la scène avec sa grâce ingénue. Dans "Pelléas" et "Mélisande," de M. Maurice Maeterlinck, le petit Yniold prononce des phrases qui ont leur influence directe sur le cours du drame. Par contre, une des impressions les plus pénibles que nous ayons eue fut celle que nous procura, il y a deux ou trois ans, une troupe enfantine d'opéra italien; cette troupe donna une représentation de "Lucie de Lamermoor" au théâtre lyrique de la Gaîté, loné à cet effet par un impresario de passage. Ce fut un peu pénible d'entendre ces ténors, ces basses de dix ans, ces soprani et ces contralti enfantins, qui, à un moment, ne nous donnaient une impression d'art et que nous regardions un peu comme des singes à qui un habile dresseur avait appris des tours inséduits.

Il serait souverainement injuste de nier que le public ne soit le premier à applaudir, à encourager les enfants acteurs. Il obéit en cela à l'attrait de l'inédit du phénomène qui lui est présenté. Nous possédons à Paris de petits artistes et surtout de petites comédiennes qui ont des roueries de vieilles comédiennes. L'étoile de ces actrices minuscules est la petite Monna Gondré, que nous ayons vue sur la scène du Vaudeville, au théâtre Réjane, ailleurs encore; elle est l'étoile et la protégée d'Yvette Guilbert, qui a réellement développé ce jeune enfant des dons naturels incontestables; une camarade de la jeune Monna Gondré est la petite Germaine Parisel, qui compte à son actif plusieurs créations sur nos scènes parisiennes et de nombreux succès.

Il s'agirait de savoir ce que ces petites prodiges deviendront plus tard dans la carrière théâtrale. Lorsqu'en 1865 Sardou donna au Vaudeville "La Famille Benoiton", Sarcey publia un article dithyrambique sur la petite Camille, qui, à l'âge de cinq ou six ans, créa le rôle de Fanfan Benoiton. La petite Camille fut fêtée, adulée; l'Impératrice l'invita à un bal d'enfants, où elle fit l'admiration de la Cour des Tuileries. Et la vocation s'arrêta en chemin; la petite Camille n'a pourtant pas tout à fait abandonné le théâtre, puisqu'elle écrit maintenant des pièces sous le nom de Camille Orléon et que le Vaudeville en représente une, "Les Milliardaires américains", en juin 1905.

On qui caractérise les enfants acteurs, c'est la justesse étonnante de leurs intonations. Il est de toute évidence qu'ils ne comprennent pas toujours ce qu'ils disent, mais ils le disent avec une impeccable vérité d'accent. Une autre remarque qui s'impose, c'est que les petites filles au théâtre sont toujours plus intelligentes que les petits garçons. Et ceci est tellement vrai que presque toujours les rôles

d'enfants, garçons ou filles, sont tenus par des petites filles. "L'Oiseau Bleu" est une nouvelle preuve de ce que j'avance: la petite Mytil est délicieusement jouée par Mlle Odette Carlia; et comme on a longtemps cherché un petit garçon pour jouer le petit Tyltyl, on a eu l'heureuse fortune de trouver le jeune Delphin, qui est délicieux; mais ne nous y trompons pas, "Delphin" n'est pas un enfant, c'est un nain, il a trente ans. Quoi qu'il en soit, dans "L'Oiseau Bleu", les enfants viennent par leur présence nous apporter une exquise source d'émotions: et puis ils viennent démentir à mon opinion, car je n'aime pas les enfants au théâtre. Les chérubins de "L'Oiseau Bleu" n'ont donc que plus de mérite, puisqu'ils m'ont littéralement conquis.

Visite de M. le Baron d'Estournelles de Constant.

L'Abécille a été honorée hier, de la visite du Baron d'Estournelles de Constant, un des hommes politiques de France les plus en vue de nos jours, et généralement connu comme l'Apôtre de la Paix, qualité qui lui vient de l'œuvre admirable dont il a été l'inspirateur, le fondateur, et à laquelle il a associé toutes les nations civilisées de l'ancien et du nouveau monde.

M. d'Estournelles de Constant est venu à la Nouvelle-Orléans sur l'invitation de l'Université Tulane; il y passera deux ou trois jours seulement et s'y fera entendre deux fois, demain, à trois heures de relevée, dans la salle de l'Athénium où aura lieu la cérémonie commémorative de la fondation de l'Université Tulane, Founders Day, et à 8 heures, le même soir, dans la salle Sophie Newcomb.

M. d'Estournelles de Constant parle la langue anglaise avec une remarquable élégance; son discours à l'Athénium sera prononcé dans cette langue. A "Sophie Newcomb Hall" il parlera en français, c'est dire qu'une aimable heure attend ceux qui l'entendront dans l'une ou l'autre des circonstances.

Ce matin, le distingué visiteur déjeunera chez le Dr. Arthur W. de Roides; à quatre heures, il assistera à une réception organisée en son honneur dans les salons de Mme Alfred LeBlanc, présidente du Cercle de l'Alliance française; et il sera, le soir, l'invité d'honneur du Dr. Craighead, de l'Université Tulane, à un banquet à l'hôtel Grunewald.

Nous avons parlé, il y a quelques jours, du sujet que traitera l'homme éminent à la fête de l'Université Tulane; nous en avons indiqué les grandes lignes pour donner un avant-goût du plaisir réservé aux élus de cette fête.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de vaudeville inauguré hier à l'Orpheum, n'est pas de nature à nuire à la réputation de ce théâtre; au contraire, il ne pourrait que la rendre meilleure encore s'il était possible.

Comme vaudeville on ne saurait trouver ni plus varié, ni plus intéressant, ni plus artistique, ni de meilleur goût. Les Six Cutty sont des musiciens dont la renommée n'est plus à faire, et l'on comprend après les avoir entendus le succès qu'ils ont remporté sur les principales scènes de vaudeville de ce pays et d'Europe.

Une petite comédie de M. Edgar Allen Wolf, intitulée "A



BEN WELCH, à l'Orpheum.

Call for Help," est jouée à la perfection par Mlle Felice Morris et sa troupe.

Le Quatuor Temple a aussi été très applaudi. Au nombre des autres artistes qui contribuent encore au succès de ce nouveau programme citons le comique Ben Welch, les Flynnz Martins, équilibrés d'une rare adresse; les cinq Alphas, jongleurs et Morrissey et Rich, comédiens.

Le programme comme toujours est complété par de très bonnes vues cinématographiques.

TULANE.

"The Fortune Hunter," la nouvelle pièce de Wirchell Smith, qui tient cette semaine l'affiche au Tulane est une des meilleures comédies du répertoire moderne.

L'esprit et l'abondance de l'intrigue va constamment en augmentant jusqu'au dénouement.

Elle a remporté un beau et franc succès et il est facile de prédire qu'il n'y aura pas une place vide au Tulane, toute cette semaine.

M. Fred Niblo qui tient le principal rôle s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il a fait preuve de talent, d'une grande sincérité et de science artistique profonde. Cet excellent artiste est du reste secondé par une troupe hors ligne au premier rang de laquelle il convient de citer:

MM. Robert Lowe, Frank Bacon, Edward Saxon, Phil Bishop et Mmes Alma Belwin, Lento Fulwell et Regina Connelli.

"The Fortune Hunter" tiendra l'affiche toute la semaine et sera joué en matinée mercredi et samedi.

CRESCENT.

Le théâtre Crescent donne cette semaine un très beau drame de M. Eugene Walter, l'auteur de "Paid in Full" et "The Eastest Way," et le succès qui en a marqué la première représentation prouve que ce genre plaît toujours à notre public.

L'intrigue de "The Wolf" est très bien conduite et prête à des scènes émouvantes. Ajoutons que l'interprétation est à la hauteur de la pièce et ne laisse absolument rien à désirer.

Tous les artistes ont été fêtés et tous le méritaient, mais c'est une véritable ovation que le public a faite à MM. Fernandez et William Crimans qui tiennent les deux principaux rôles.

La scène du duel au couteau entre les deux adversaires qui se disputent la main de l'héroïne, est très bien montée et particulièrement émouvante. "The Wolf" ne manquera pas de faire des salles comblées toute la semaine au Crescent.

LE CANADA

On lit dans "France-Amérique", sur la signature du Baron Denys Cochin, de l'Académie française:

L'exemple du Canada démontre à nos yeux, pragmatiquement, qu'il n'y a rien de vrai en politique, si ce n'est la liberté. Le problème à résoudre était assurément le plus difficile de tous. Pratiquer la liberté lorsque dans un peuple il y a beaucoup d'esprit appartenant à beaucoup d'écoles diverses, ayant beaucoup de pensées qui ne se ressemblent pas, ce n'est qu'une difficulté encore relative. Des millions peuvent s'établir. La vraie difficulté, c'est lorsqu'on est en présence de deux grandes écoles contraires; et, condition plus ardue encore, de deux grandes races. Deux races, l'une récemment victorieuse, les Anglais et les protestants, l'autre récemment vaincue, les catholiques français; deux grandes, intelligentes, vaillantes races, mal préparées à se faire l'une à l'autre des sacrifices.

Quant ce terrible problème social se présente, il reçoit trop souvent une abominable solution: la tyrannie d'une des deux races, l'extermination de l'autre. Cela ne se voit pas seulement dans les colonies lointaines et dans les temps anciens, mais en pleine Europe et, de nos jours, dans la Pologne prussienne, par exemple.

Au Canada, la liberté a résolu le problème et les résultats sont admirables. Dans les rares occasions où j'ai pu m'entretenir avec des Canadiens, j'ai été frappé de leur air de fière satisfaction et de la profonde sagesse de leurs paroles. J'ai eu l'honneur, il y a quelques années, de voir, à la Chambre des députés, M. Laurier, un instant seulement. Il m'a parlé du lien qui rattachait l'Amérique au Canada, il m'a dit: "Moi qui suis un vieux Français, je ne veux pas me séparer de l'Angleterre: le lien était trop ténu, il fallait ou le rompre ou lui donner plus de force: c'est à ce second parti que je me suis rangé, sans croire en cela trahir ni ma race, ni mes souvenirs." La même année, dans un banquet qui fut fait à Paris, il disait: "Nous pouvons être à la fois fidèles à la patrie de laquelle nous tenons notre race, et à l'autre

FRANCE-AMERIQUE

Revue mensuelle du Comité France-Amérique.

Siège social, 21, rue Cassette, Paris. Vte. - Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président; Général Brugère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vte de Caix, vice-présidents; Vte de Breuille, trésorier.

Dans le numéro de Mars 1911, le Comité commence la publication des conférences sur l'Amérique, si brillamment ouvertes par le Baron Denys Cochin, de l'Académie française, et André Siegfried, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, sur le "Canada et l'Impérialisme britannique"; il contient ensuite sur la "Mission militaire française au Pérou," par le lieutenant-colonel Clément, chef de la mission militaire; une intéressante étude sur "Les Américains aux Philippines," de L. Didier; une série d'études illustrées sur le Canada, une lettre de la Nouvelle-Orléans, un très curieux article sur le chemin de fer de la baie d'Hudson, etc. Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des "Chroniques" sur le mouvement économique et politique dans les divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, une revue commerciale très remarquée et une revue des périodiques.

Le numéro, prix: 2 fr. 50. - Numéro specimen gratuit. Abonnement annuel: France, Alsace-Lorraine et Colonies: 24 francs. Amérique: 25 francs. Autres pays étrangers: 26 francs.

MEURTRE.

Cecil Graham, un nègre originaire de la Jamaïque, a tué sa maîtresse, la femme Cora Moore, dimanche soir, en leur domicile, 431 rue Howard.

Graham était, paraît-il, follement jaloux de la femme Moore et comme celle-ci avait manifesté l'intention de le quitter, une querelle éclata entre les deux amants qui se termina par des coups de revolver.



SCENE DANS LA COMEDIE DRAMATIQUE "THE FORTUNE HUNTER", AU TULANE.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

DANS LA MONTAGNE

(Suite)

rent et elle se trouva seule avec sa nièce et Elvire, qui dormait profondément dans un coin.

Alors d'une voix tremblante, Mathilde demanda à sa tante, en lui prenant les mains: - Pourquoi me caches-tu la vérité? - Mais... - N'essais pas de me tromper... Ma fille est en danger!... - Je l'assure... La malheureuse mère secoua la tête.

- Autrement, dit-elle, tu serais joyeuse, toi-même, et tu ne l'es pas.

Elle insista: - La vérité, je t'en supplie. Et pour encourager madame de Marans, elle ajouta: - Orais-tu que je n'aie pas la force de la supporter! Est-ce que je ne suis pas habituée à souffrir?

Alors, la comtesse ne se défendit plus. En quelques mots, elle expliqua à sa nièce ce qui s'était passé; et le départ de baron de Rouves pour la Suisse, Montreux et Varèze, la dépêche qu'elle en avait reçue et qui lui était arrivée presque en même temps que la lettre de M. Schatz, le notaire de Montreux.

Sa fille était retrouvée. Ses gardiens, avertis par l'annonce du notaire et peut-être déçus par la promesse d'une somme d'argent qui les tentait, avaient ramené l'enfant à sa nourrice

de Varèze. Mais ces changements avaient eu un fâcheux résultat sur sa santé. Le médecin qui la soignait se montrait très inquiet...

Toutefois, il ne fallait rien exagérer. Madame de Marans essaya de soutenir la pauvre mère, de lui démontrer que rien n'était perdu, que le mal n'était pas si grave et le danger tel qu'on pouvait le craindre.

Ses efforts produisirent un effet tout différent de celui qu'elle attendait.

A mesure qu'elle parlait, le visage de sa nièce s'allérait de plus en plus.

Et lorsqu'à bout de ressources, elle se résigna à garder le silence, en embrassant Mathilde tendrement, elle l'entendit murmurer: - J'ai compris, va... Ma fille est mourante.

- Mais non... - Peut-être même elle est déjà morte.

A dater de cette minute, elle ne prononça plus une parole. Jusqu'à Genève, elle se tint immobile dans son coin, pareille à un corps inerte, sans idées, perdu dans une songerie vague et désespérante.

Roulée dans une fourrure précieuse, elle semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Le changement de train à

Lyon, les allées et venues des voyageurs et des employés, les douaniers de la frontière, rien ne put l'arracher à cette insensibilité apparente.

A Genève, avant de prendre le train des bords du lac qui devait la conduire à Clarens, où madame de Marans avait télégraphié à son conducteur ordinaire, Pierre Corbet, de l'attendre pour la conduire à Varèze, elle refusa toute nourriture.

Elle aurait voulu avoir des ailes pour se rendre plus vite au près de sa fille.

Comme sa tante la suppliait de prendre quelque chose pour se soutenir, elle lui dit simplement: - Je ne peux pas... Quand nous arriverons, il sera trop tard... Hélas! nous.

Dans l'exode de sesangoisses, elle qui avait toujours traité sa tante - qui ne s'était chargée d'elle qu'après la mort de ses parents et alors qu'elle était déjà grande - avec une respectueuse déférence, elle quitta le ton cérémonieux dont elle avait l'habitude et lui parla avec l'abandon d'un enfant qui se sent entouré de dangers et se réfugie dans le sein de la seule personne qui puisse la protéger.

Elle se jeta dans ses bras et lui dit: - Partons, je t'en prie! Il fallait attendre l'heure. Elle soupira.

Mais que le temps, à cause

des nombreuses stations qu'il fallait faire à chaque instant, lui parut long!

Lorsqu'elle arriva à Clarens, elle examina Corbet, qui attendait avec sa voiture.

Il paraissait sombre, préoccupé. Elle vit la comtesse lui demander à l'écart des renseignements, auxquels il répondait très tôt par quelques signes que par des paroles.

Evidemment, les nouvelles étaient mauvaises. La distance de Clarens à Varèze fut rapidement franchie.

Pins elle approchait du but de ce voyage, pins elle sentait sa poitrine écorchée comme dans un état vif et cuisant, pins le faible rayon d'espoir qui persistait en elle jusqu'à la fin allait en s'éteignant pour disparaître tout à fait.

Enfin, la voiture parvint à l'extrémité de la prairie qu'elle reconnaissait si bien et devant laquelle elle avait passé, quelques jours tranquilles.

C'était bien le même paysage, riant et calme, où elle se plaisait tant.

La journée était belle. Le temps, assez rigoureux quelques jours plus tôt, au moment de l'arrivée du baron de Rouves en Suisse, s'était subitement radouci. L'été de la Saint-Martin ne trompait pas l'attente des habi-

tants de cette contrée d'un printemps si grandiose et si poétique, quand la multitude des tonnerres ne trouble pas sa sérénité reposante.

Plus de neige. Une température tiède et presque printanière. Mathilde tressaillait tout à coup.

Sa tante, assise près d'elle sur les coussins de la voiture, lui demanda: - Qu'est-ce donc? - La jeune femme murmura: - Lui!

- Que veux-tu dire? - M. de Rouves. Le baron sortait, en effet, de la maison des gardiens.

Il fit quelques pas dans la prairie, au long du ruisseau, gravit un sentier au flanc de la montagne qui s'élevait brusquement à peu de distance, et disparut dans un bois de sapins.

- Il s'éloigne par diabolisme, dit la comtesse. Ou que ce malheureux doit souffrir! - Tu le plains!

Madame de Marans ne répondit pas. Pierre Corbet arrêtait son cheval et l'attachait à la barrière, tandis que la nourrice accourait au devant de ses deux maîtresses.

Son visage était bouleversé. Madame de Marans, qui allait l'interroger, garda le silence. Quelle réponse l'eût mieux éclairé que cette physionomie

contractée et défaite? Mathilde entra, le cœur palpitant.

Déjà elle savait ce qui l'attendait.

Dans la cuisine de cette sorte de métairie de peu d'importance, il n'y avait personne auprès du berceau que la Suisseuse venait de quitter.

Un grand fen de bois de sapin flambait dans la vaste cheminée avec ce pétilement des résineux qui ressemble à une fuieille de lointaine.

Une propreté méticuleuse régnait partout dans ce logis champêtre, qu'un rayon de soleil remplissait de lumière.

Mathilde s'approcha du berceau avec une hésitation craintive. Morte ou vivante? Qu'allait-elle trouver sous ces rideaux entrouverts?

Elle les écarta et aperçut sa fille. Penchée sur elle, elle la regarda avec des yeux effarés et avides.

L'enfant avait les yeux fermés. On aurait pu croire qu'elle dormait. La mère approcha son oreille des lèvres de la malade dont le pâleur de cire l'épouvantait. Elle crut entendre le bruit d'une respiration haletante, mais si faible!

Elle passa sa main sur le cœur de sa Madeleine. Battait-il encore?